Se libérer du présent

Xavier Emmanuelli

▶ **To cite this version:**

Xavier Emmanuelli. Se libérer du présent. Gwiazdzinski L. La ville 24h/24. Regards croisés sur la société en continu, Editions de l'Aube, pp. 239-243, 2003. halshs-01711342

HAL Id: halshs-01711342
https://shs.hal.science/halshs-01711342

Submitted on 17 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Se libérer du présent

In Gwiazdzinski L., 2003, *La ville 24h/24*,
La Tour d'Aigues, L'Aube, pp.239-243

Xavier Emmanuelli (*)

Les victimes viennent d'entrer dans l'extrême
de la disgrâce, elles ennuient.
Albert Camus

La réflexion engagée dans cet ouvrage autour du thème de « la ville en continu » interpelle le médecin urgentiste et le citoyen. Il semble que l'on échappera difficilement à la mise en place d'un système urbain en continu. À l'échelle mondiale, l'industrie et la bourse ne se sont pas gênées. Alors que modernité semble rimer avec continuité, la seule sortie ou rupture possible serait d'ordre culturel. En attendant, ces changements de rythme perturbent nos organisations et nos existences.

Consommation immédiate

Aujourd'hui, le rapport aux autres semble essentiellement basé sur l'avoir. À travers l'ingestion d'une réalité prédigérée, les médias nous obligent « à en croire nos yeux. lis nous enferment dans le présent et la satisfaction immédiate et permanente : « vu à la télé ». La lanterne magique donne une vision du monde instantanée : le temps ne s'écoule plus. Il ne le peut plus, parce que s'il s'écoulait, il y aurait répétition. Bombardé de publicités dans lesquelles le corps et le sexe cachent la promotion de produits peu désirables, stimulé en permanence avec ces leurres, le citoyen se trouve réduit à la seule dimension de consommateur. Ici et maintenant.

Les actualités se pressent les unes derrière les autres. L'événement succède à !'événement. Échelles et valeurs se mélangent. Urgence et oubli. On ne peut rien retenir. Qui se souvient encore du Ghana ? Seul le 11 septembre 2001 semble pouvoir résister à l'oubli. Sans doute s'agit-il d'une actualité différente, d'un acte de guerre monté pour les médias dans une mise en scène barbare. Ses auteurs nous disent : vous serez obligés de vous en souvenir.

Prisonniers du présent

Deuxième constat, une partie de la population ne se reconnaît plus dans l'espace mais dans le territoire, sa forme archaïque. Devenus concurrents, ces territoires et leurs habitants sont eux-mêmes mis en compétition. On est territorialisé dans le temps par une manipulation permanente du présent et de l'immédiateté. Deux types de populations semblent particulièrement touchées par cet ancrage dans le présent, une partie de la jeunesse et les exclus :

- Le bruit est un temps que l'on occupe en même temps que l'autre. Certains jeunes occupent aujourd'hui l'espace et le temps par le geste et le bruit. Les rassemblements bruyants devant les cages d'escaliers, la voiture qui file dans la ville toutes vitres ouvertes laissant échapper un flot de musique sont des formes marquées d'affirmation par occupation du présent.

- Les gens qui errent dans les rues, exclus par le divorce inconscient entre la personne et l'institution qui ne les voit pas, ont perdu beaucoup de choses, notamment la représentation de leur corps. Voilà pourquoi ils ne se plaignent pas. Lorsque l'on n'est pas regardé, pas vu, lorsque l'on n'existe pas dans les yeux des autres, on n'existe pas dans ses propres yeux. Devenus objets, ils ne savent pas qu'ils ont un corps, que ce corps est malade : vous pouvez mettre en place tous les accès aux soins pour les plus démunis, ils ne viendront pas. Ils ont également perdu la représentation du temps: quand aujourd'hui ressemble à demain, le temps ne s'écoule pas. Ils sont coincés dans le présent sans aucune envie d'investir le futur ; aucun désir de se projeter dans l'avenir parce qu'ils savent très bien que cela ressemblera à ce qu'était le temps hier et à la catastrophe d'aujourd'hui.

Cet enfermement dans l'espace et dans le temps est une souffrance psychique qui ne s'arrête jamais. À quoi bon prendre l'initiative : personne n'écoutera. Difficile d'en sortir quand rien n'est pensé dans le devenir et la durée. Or dans la vie, on ne peut maintenir le présent. Le temps qui passe est un temps de transformation. Les vagues qui s'écrasent sur la grève sont pareilles et dissemblables. Si on s'inscrit dans ce temps perpétuel et répéti
tif, on empêche la transformation. 0n sombre alors dans la mélancolie, la désolation ou la violence. Le temps perpétuel et sans rythme est la négation même de la vie. Sans transformation, que serait une vie humaine? De la consommation, seulement de la consommation. Proximité et urgence apparaissent comme des réponses faciles à ce vertige du présent.

Réponses à long terme

Cette territorialisation du temps dans le présent -qui nécessite l'urgence – est à l'origine du Samu social qui a pour objectif d'aller à la rencontre de ceux qui n'ont plus rien, parce qu'ils n'espèrent plus rien de la société. li est à l'écoute de ceux qui veulent soulager un peu de cette souffrance de société qui atteint les corps et les psychismes et s'attaque aussi à la dignité. Il a pu être complété et renforcé par un numéro vert pour orienter 24h/24 les personnes sans abri. Ce service à la population ouvert en permanence a permis de tisser, par ce moyen, un peu d'écoute et de fraternité pour les plus fragiles. Depuis, les façons de penser l'aide sociale d'urgence ont évolué. Passée l'urgence, nous devons apprendre à ré-insérer les exclus dans le temps. Les codes du temps, de l'espace et du corps sont des codes qui se perdent et s'apprennent. Un chômeur a du mal à inscrire son temps individuel dans un temps collectif. La réinsertion demande un long temps d'apprentissage, un soutien que peu de structures sont prêtes à apporter.

Inadaptation des institutions

Plus généralement, on vit encore avec des institutions qui ont été pensées dans les années soixante-dix. Aujourd'hui tout change et nos organisations ont du mal à s'adapter. C'est le cas de l'hôpital et des difficultés de passage aux 35 heures. Les institutions sont en moins en moins efficaces dans leurs objectifs et leurs horaires. La PMI est une belle invention qui concerne à la fois le préventif et le curatif. Par contre, ces structures ferment le vendredi soir à 18 heures et n'ouvrent à nouveau que le lundi matin à 8 heures. Or les problèmes arrivent aussi la nuit et le week-end. Autre exemple : celui des sans-papiers. Les institutions

ont été incapables de réagir à cette question nouvelle. Ce sont les associations qui apportent des solutions pratiques pour des questions non prévues par l'institution : coucher, repas…

Dictature du mouvement

La forme de la ville actuelle agresse. Elle n'est plus faite pour l'arrêt. Aujourd'hui c'est un lieu de passage permanent où l'on ne reste plus. Il y a eu transformation de l'objet. Pendant des années, le métro et les gares furent des lieux de refuge. Ces entreprises veulent aujourd'hui qu'on y passe. C'est ce que dit le mobilier urbain. On ne peut pas s'asseoir sur les bancs. On ne s'arrête pas. Le mobilier de nos places publiques ne raconte pas autre chose : hommage indirect au mouvement et à la mobilité permanente. Malheur aux vaincus, aux faibles, aux fatigués, aux immobiles. On s'éloigne des Droits de l'homme et du citoyen et la ville oublie l'urbanité… Personne n'habite cet espace public, espace de tout le monde te du vivre ensemble. Il n'appartient à personne, mais tout le monde y passe. On doit pourtant en prendre soin. Quelles règles établir qui s'appliquent dans cet espace et dans le temps ?

Perte de rythme

Je crois que la maladie est avant tout culturelle. On en fait plus de séquence de temps car on n'est plus une civilisation rurale. Autrefois, il y avait des institutions, des rites de passage qui tenaient compte du temps, des saisons, des rythmes naturels et de la vie. Aujourd'hui on a perdu la notion du temps. Le temps biologique est nié jusque dans la mort, qu'on a dé-ritualisée. Elle ne correspond plus à notre mode de communication qui repose sur l'image et sur l'instant. La mort n'a plus sa place dans ce vertige du présent. Le flot d'images et l'immédiateté de l'information la rendent dérisoire. Urgentiste, médecin technicien, j'ai longtemps surveillé des données techniques, très éloignées de la dimension métaphysique et je me suis attaqué à la maladie, moins subjective que le malade. Dans notre société, la mort est embarrassante, il vaut mieux ne pas en parler. C'est pourquoi 70% de la population va mourir à l'hôpital. Dans cet univers aseptisé, on essaie une dernière fois de se faire réparer mais c'est l'échec. On meurt par défaut, comme si l'on n'avait pas compris qu'on en guérit pas de la mort. Retrouver l'échange et l'accompagnement est nécessaire.

Un projet commun

Tant que l'on n'a pas défini de projet commun, de référence qui garantisse la démocratie, pourquoi voulez-vous que les gens soient civils ? Chaque fois que l'on fait l'économie de l'abstraction, on rentre dans les questions sous forme de violence. C'est l'exemple de la politesse. C'est pour cette raison sans doute que les sociétés anciennes donnaient une telle place à la parole. La société moderne l'a remplacée par le contrat. Les nouvelles règles de la société post-moderne restent à inventer. L'homme a besoin de temps pour aborder les dimensions spirituelles. Nous devons chercher à redonner du sens si nous voulons nous libérer du présent et construire un nouveau projet pour vivre ensemble.

(*) Fondateur et président du Samu social, cofondateur de Médecins sans frontières, ancien secrétaire d'État à l'Action humanitaire d'urgence.